
LE VERLAN OU LE LANGAGE DU MIROIR

Author(s): Vivienne Méla

Source: *Langages*, MARS 91, No. 101, Les javanais (MARS 91), pp. 73-94

Published by: Armand Colin

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/23906698>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to
Langages

JSTOR

LE VERLAN OU LE LANGAGE DU MIROIR

Le non-poème
ce sont les conditions subies sans espoir de la
quotidienne altérité.

(Gaston Miron : *L'homme rapaillé*)

0.1. Introduction

Le verlan est la non-langue, source de fierté et de plaisir mais aussi d'angoisse pour ceux qui la parlent. Méprisé par certains, exploité par d'autres, le verlan, à l'image de ses locuteurs, est ambigu, parfois violent parfois amusant et très vivace ; c'est la langue miroir dans laquelle se reflètent les multiples tensions de la société, la diversité des références des verlanisants. Qualifié tantôt d'argot vulgaire, grossier apanage des petits voyous, drogués et truands de toute nature, tantôt de jeu de langage à l'usage des adolescents et de ceux qui veulent les séduire, le verlan se parle depuis le début du XX^e siècle¹ et fait parler de lui depuis maintenant une décennie. Sociologues, linguistes, psychanalystes s'emparent du phénomène et chacun y va de sa théorie. Telles sont les propriétés du miroir que chacun risque de trouver ce qu'il y cherche.

Le linguiste qui se penche sur le verlan retrouve d'abord la joie enfantine des jeux de mots piégés, des galipettes verbales. Mais comme tout enfant le sait, le jeu est une chose sérieuse. Jeu implique règles, règles impliquent conformité ; ainsi dans le monde à l'envers on retombe sur un autre ordre des choses qui, pour être à l'envers, n'en est pas moins contraignant et où transgresser les règles, c'est être exclu du jeu.

Le langage à l'endroit et le langage à l'envers obéissent donc tous deux à des lois ; règles de bonne formation, règles d'interprétation, règles d'usage. Le langage à l'endroit est la face publique de la langue, celle qui s'affiche dans les lieux publics de la langue, dans les dictionnaires, dans les grammaires, sur les tableaux noirs des écoles. Le langage à l'envers se cultive dans les lieux clos, il se transmet à la sauvette et ses apparitions en public sont d'une autre nature. Au lieu de viser la clarté, il vise la mystification, il cherche à dissimuler ce que la langue à l'endroit exprime clairement mais il cherche aussi à donner libre

1. Il est difficile de dater l'apparition du verlan. Guiraud cite l'emploi de *Lontou* pour le bain de Toulon en 1842, mais cela semble être un exemple isolé. Cellard et Rey situent *barjo* au début du XX^e siècle, mais sans certitude. Un médecin retraité de la Seine-Saint-Denis nous a affirmé qu'il avait parlé verlan pendant sa jeunesse, donc avant la guerre, et manifestait sa surprise de voir cette forme d'argot revenir à la mode.

expression à ce dont l'autre langue n'ose parler. Le verlan, de par sa nature, transmet à travers ses locuteurs une autre réalité que la langue standard.

Bien qu'il soit devenu aussi un code à multiples usages, répandu parmi la jeunesse de toutes les classes sociales, le verlan reste marqué par ses origines d'argot de malfaiteurs ; parler à l'envers peut toujours provoquer une réaction d'hostilité.

Pour qu'un argot ou « langage secret » arrive à s'imposer, il faut qu'il ait un intérêt sur le plan linguistique et qu'il réponde à un besoin social. La tâche que je me suis donnée ici est, premièrement d'analyser comment fonctionne le cryptage afin de mettre en évidence les éléments qui contribuent à son succès parmi les locuteurs (Sections 1 et 2) ; deuxièmement de comprendre les raisons sociales qui font du verlan le moyen d'expression privilégié d'une certaine jeunesse (Section 3).

0.2. Les données

Pour comprendre le fonctionnement de n'importe quelle langue, il faut écouter ceux qui la parlent. Dans toute enquête linguistique ou sociolinguistique, le recueil des données pose des problèmes complexes. Dans le cas du verlan, ces problèmes sont d'autant plus délicats à résoudre que le verlan sert principalement à mystifier l'interlocuteur. Les rapports entre enquêteur et enquêtés sont donc d'une importance primordiale. Dans le milieu où le verlan s'emploie quotidiennement — et je ne parle pas des classes préparatoires aux grandes écoles ! — l'enquêteur risque fort de se « faire mener en bateau » s'il n'a pas déjà une connaissance intime des pratiques langagières de ceux qu'il cherche à interviewer. Se lancer dans l'étude du verlan est une entreprise risquée qui suppose un investissement personnel et affectif et le concours de jeunes ayant des racines profondes dans le milieu social des enquêtés. Sans cela les interviews que je vais citer seraient de peu d'intérêt.

Le questionnaire écrit n'est intéressant que s'il est soumis à un nombre suffisant de personnes pour permettre des recoupements et éviter ainsi de recueillir des mots spécialement créés pour l'occasion. Ceci étant dit, dans le cas du verlan, même les créations « artificielles » ont un intérêt dans la mesure où elles sont une illustration de l'application des règles.

Une première interview (notée (1) par la suite) avec un jeune garçon de 13 ans, Saïd, m'a permis d'établir un lexique du verlan en usage dans un milieu marginal et de voir comment ce lexique s'insérait dans un discours.

Ces données ont été complétées ultérieurement par une enquête sur questionnaire (notée (2)) soumise à 100 personnes, de 10 à 30 ans, dans la Seine-Saint-Denis et le Val-d'Oise, dont le but était d'élargir le lexique aux termes utilisés dans un milieu non marginal, plus particulièrement par les filles, et de cerner les attitudes des enquêtés envers le verlan.

En étudiant le verlan, on s'aperçoit rapidement que les jeunes d'origine arabe, les beurs, en sont de grands utilisateurs. Pour comprendre ce que le verlan représente pour eux, il a semblé utile d'analyser leurs rapports à la langue ou

aux langues qu'ils parlent. C'est dans cette optique que 20 jeunes beurs de 15 à 20 ans ont été interviewés dans un LEP et dans un lycée de Saint-Denis (noté (3)).

Ces données ont été encore enrichies par des discussions avec les étudiants de l'Université Paris 8, originaires pour beaucoup des grandes cités de la banlieue Nord, et par l'observation directe de l'utilisation du verlan parmi des collégiens et lycéens de l'Est parisien. L'emploi précoce du verlan par Lisa, qui a six ans, a également apporté des renseignements intéressants sur les étapes de l'apprentissage des mécanismes du cryptage ².

1.1. Le cryptage

Les mots de verlan les plus connus, grâce aux médias, chansons, films, bandes dessinées, sont sans doute *keum*, *keuf*, *meuf*, *ripou*, *chetron*, *chébran*, *chelou*, *béton*, *tromé*. Le mécanisme de cryptage employé dans le cas de *ripou*, *chébran*, *tromé* et *béton*, paraît clair ; il suffit de décomposer le mot en deux syllabes et d'en inverser l'ordre. Cependant le découpage qu'opère le verlan ne correspond pas toujours au découpage syllabique traditionnel. Il faut donc partir d'une analyse de la syllabe et du mot en français parlé populaire (de la région parisienne).

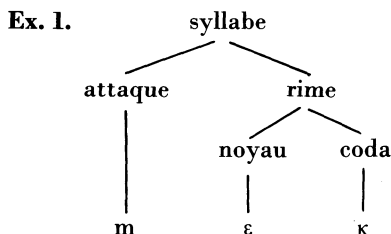
Analyse de la syllabe en français

La syllabe en français a la forme suivante :

(C) (C) (liquide) V (C) (C) (liquide)

Le seul élément obligatoire est donc la voyelle.

Je reprendrai la représentation de Kaye et Lowenstamm, qui convient particulièrement à la description du verlan. La syllabe consiste donc en une attaque consonantique, un noyau vocalique et une coda composée d'une ou de plusieurs consonnes ou liquides.



Pour les verlanisants, cette analyse ne vaut que pour les monosyllabes.

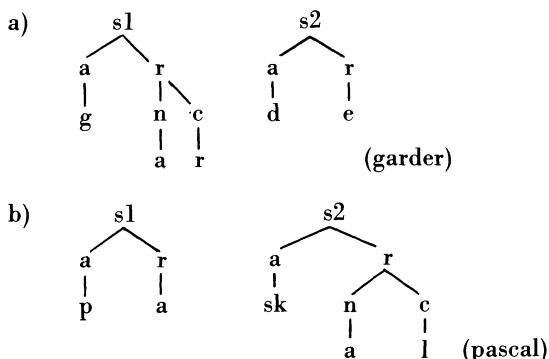
Dans un mot polysyllabique, seule la syllabe finale peut avoir une coda autre que /r/ ou /l/. Les autres syllabes peuvent avoir comme coda /r/ ou /l/ à

2. Je remercie toujours Claude Kiavué et ses amis pour leur coopération. Je remercie Élisabeth Capara et Houbia Ouarti, étudiantes de l'Université Paris 8, qui ont fait également un travail considérable pour le recueil des données.

condition que la syllabe qui suit commence par une consonne (c'est-à-dire que la position attaque de la syllabe suivante ne soit pas vide).

Ainsi *garder* est analysé de façon traditionnelle, tandis que *pascal* suit l'analyse propre aux verlanisants.

Ex. 2.



1.2. Règle de Permutation

À partir de cette analyse, une règle de permutation permet de créer les formes du verlan par inversion de l'ordre des syllabes.

Permutation 1 (S1 S2) S2 → S1

Ex. 3.

a) pascal	⇒ [skalpa]
b) basket	⇒ [skɛtba]
c) bifton	⇒ [ftōbi]
d) parents	⇒ [rāpa]
e) garder	⇒ [degar]
f) cognac	⇒ [ɲako]
g) videur	⇒ [dœrvi]
h) école	⇒ [kole]

(Je n'ai trouvé qu'une seule exception, le mot *fatma* verlanisé en [mafat]. La suite plosive, nasale semblerait la seule exclue par les verlanisants, qui suggèrent par ailleurs [nɔp] pour *pneu* et non [œpn], ce qui indique que le mot de départ serait [pənø].)

Il est clair que la verlanisation de mots de deux syllabes ne pose pas de problème, autre que l'inacceptabilité (ou tout au moins la rareté) en français de certaines suites de consonnes dans le mot verlanisé ; j'en parlerai plus loin.

La règle de base du verlan s'applique donc à des dissyllabes ; le problème que le verlanisant doit résoudre, c'est comment faire entrer le plus de mots possible dans cette catégorie. Il existe en français parlé une règle de resyllabification qui, grâce à la prononciation du « e muet » ou à l'adjonction d'un schwa épenthétique, va permettre la production de dissyllabes.

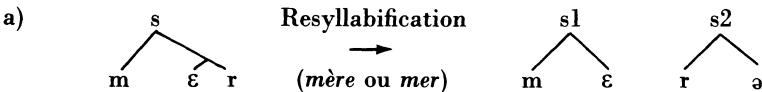
1.3. Resyllabification et production de dissyllabes

(i) Prononciation du « e muet » et adjonction du schwa épenthétique

Le « e muet » en position finale peut être prononcé en français parlé. De même, toute consonne ou liquide finale peut être suivie d'un schwa épenthétique. Ainsi *mer* et *mère*, *mec* et *Mecque*, *foot* et *fute* (*futal*) peuvent avoir chacun deux analyses possibles : [mɛr] et [mɛrə], [mɛk] et [mɛkə], [fut], et [futə], [fyt] et [fytə].

La consonne codique devient l'attaque de la nouvelle syllabe dont le schwa, ou « e muet », devient le noyau vocalique ³.

Ex. 5.



La règle de permutation s'applique normalement à ces termes :

Permutation 1 (S1 S2) S2 S1

On obtient alors :

Ex. 6.

- | | |
|---------|-----------|
| a) mec | ⇒ [kømɛ] |
| b) mer | ⇒ [rømɛ] |
| c) foot | ⇒ [tøfu] |
| d) flic | ⇒ [køfli] |
| e) juif | ⇒ [ʃøʒqi] |
| f) taf | ⇒ [ʃøta] |
| g) shit | ⇒ [tøʃi] |
| h) dur | ⇒ [rødy] |

aussi bien que :

- | | |
|----------|----------|
| i) mère | ⇒ [rømɛ] |
| g) fute | ⇒ [tøfy] |
| k) monde | ⇒ [dømõ] |

3. À propos de ce traitement des monosyllabes fermés, je peux peut-être citer les étapes dans l'apprentissage du verlan par un enfant de 6 ans qui parle un français parisien. Lisa a appris son premier mot de verlan, *chelou*, sans savoir que ce n'était pas un mot français. Ensuite, lorsqu'on lui a expliqué qu'il s'agissait du mot « louche » à l'envers, elle s'est petit à petit constitué son propre vocabulaire en verlan. D'abord des dissyllabes : *bisou* [zubi], *pizza* [zapi], *Lisa* [zali], *sandales* [dalsã] ; ensuite des trisyllabes *tabouret* [rebuta], *papillon* [jõpipa], *lampadaire* [dɛrlãpa], où on a pu constater qu'elle n'appliquait pas seulement la règle d'inversion 321, mais utilisait également la variante 231. Elle a ensuite verlanisé son premier monosyllabe ouvert, *gant* [ãg] mais elle ne s'est jamais attaquée spontanément aux monosyllabes fermés. Je lui ai donc demandé quel serait le verlan de *sac*. Elle a déclaré d'abord que c'était impossible, puis en disant le mot elle-même à haute voix, elle est passée, à la troisième répétition, de [sak] à [sakə], de là à [kəsə], qu'elle a finalement réduit à [køes] sans aucune intervention de ma part. Ce qui montre encore une fois le caractère purement oral du verlan et sa facilité d'emploi puisqu'il ne nécessite aucune connaissance linguistique, seulement une intuition de la « musique » de la langue.

- | | |
|-----------|-----------|
| l) merde | ⇒ [dømɛr] |
| m) louche | ⇒ [lølu] |
| n) lâche | ⇒ [løla] |

Le schwa, selon les règles de prononciation du français, devient [ø] en syllabe ouverte et [œ] en syllabe fermée. Beaucoup de ces termes subiront ensuite un effacement de la voyelle finale (Section 1.6).

ii) Effacement du « e muet »

Une règle du français parlé permet l'effacement du « e muet » en position finale. Ainsi *partouze*, *musique*, *moustique*, *baraque* qui peuvent être traités comme des mots de deux ou de trois syllabes. Le verlan profite généralement de cette première possibilité, bien qu'on trouve des variantes trisyllabiques pour *partouze* et *frangine*.

Ex. 6.

- | | |
|---------------|------------|
| a) partouze | ⇒ [tuzpar] |
| b) musique | ⇒ [zikmy] |
| c) moustique | ⇒ [stikmu] |
| d) baraque | ⇒ [rakba] |
| e) bonhomme | ⇒ [nɔmbo] |
| f) gonzesse | ⇒ [zɛsgô] |
| g) fourchette | ⇒ [ʃɛtfur] |

Le « e muet » en fin de mot après une suite consonne liquide peut aussi être effacé, éventuellement en même temps que la liquide (Dell) ; ainsi *calibre* et *possible* peuvent être verlanisés en [libkal] et [sibpo].

Dans le français parlé, le « e muet » qui se trouve entre une consonne et un /r/ peut ne pas être prononcé : *maquereau* et *batterie* peuvent ainsi devenir des dissyllabes : [makro], [batri]. Ils subissent alors la règle de permutation pour donner [kroma] (le /a/ sera effacé par la suite) et [triba].

Le verlan traite aussi comme mots dissyllabiques quelques locutions composées de deux mots.

Ex. 7.

- | | |
|---------------------|------------|
| a) comme ça | ⇒ [sakɔm] |
| b) par terre | ⇒ [tɛrpar] |
| c) vas-y | ⇒ [ziva] |
| d) celui-là [sɥila] | ⇒ [lasɥi] |
| e) fais voir | ⇒ [vwarfɛ] |

La règle de base du verlan s'applique à des dissyllabes ; cette catégorie est d'autant plus grande que le français parlé (de la région parisienne, faut-il préciser) permet de transformer en dissyllabes des monosyllabes fermés et des dissyllabes. Cependant, le parler des verlanisants ne contenant pas seulement des mots de deux syllabes, il leur faut alors une autre stratégie pour verlaniser les monosyllabes ouverts et les polysyllabes qui ne peuvent pas être réduits.

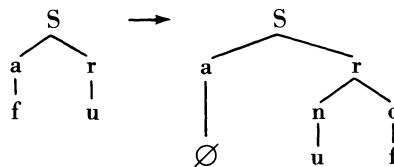
1.4.1. Les monosyllabes ouverts

La verlanisation des monosyllabes nécessite une modification de l'application de la règle de permutation. Au lieu d'opérer sur une suite de syllabes, la règle est ici appliquée aux constituants de la syllabe, l'attaque et la rime (composé du seul noyau) ; la règle opère donc sur une suite consonne-voyelle. Après inversion, le monosyllabe ouvert est ainsi transformé en monosyllabe fermé, où la position attaque est vide, la consonne qui y figurait étant passée dans la rime, en position de coda. (Ce traitement est semble-t-il exceptionnel, la consonne de l'attaque devant demeurer en position d'attaque dans d'autres types de codage.)

Règle de Permutation appliquée à la suite CV

Permutation 1 (CV) → VC

Ex. 8.



Cette règle est très productive en verlan :

Ex. 9.

- | | |
|------------------|----------|
| a) chaud [ʃo] | ⇒ [oʃ] |
| b) pue [py] | ⇒ [yp] |
| c) chat [ʃa] | ⇒ [aʃ] |
| d) bon [bō] | ⇒ [ōb] |
| e) craint [krɛ̃] | ⇒ [ɛ̃kr] |
| f) seins [sɛ̃] | ⇒ [ɛ̃s] |
| g) ça [sa] | ⇒ [as] |
| h) con [kō] | ⇒ [ōk] |
| i) cul [ky] | ⇒ [yk] |

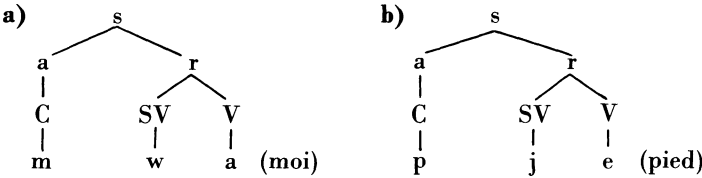
Il faut noter deux variantes de [ōk] et [yk] qui sont [nøk] et [lyk]. Ils font partie d'un petit nombre de termes (*nez*, [zɛn], *comme*, [møk], *merde*, [dɛrm]) considérés comme du verlan par les utilisateurs bien qu'ils appartiennent en fait à un autre jeu, plus ancien que le verlan (voir Cellard et Rey), qui consiste à permuter les consonnes initiales et finales comme dans le « backslang » ou certaines formes de « cant » anglais où *boy*, devient *yob*, et *pog* devient *gop* (Hancock).

Deux autres monosyllabes font appel à l'orthographe pour leur cryptage, *coup* et *pas*. Le premier est verlanisé comme un monosyllabe fermé, le /p/ étant prononcé, ce qui donne [pəku] ; le deuxième reçoit parfois la forme [aps] (la forme régulière, [ap], existe également). Je ne trouve aucune explication à ces exceptions hormis celle donnée par les verlanistes eux-mêmes, « boire un [pøku] » sonne mieux que « boire un [uk] » et « j'sais aps » sonne mieux que « j'sais ap » !

1.4.2. Les monosyllabes contenant une semi-voyelle

Les monosyllabes composés de la suite C S-V V sont analysés de la manière suivante :

Ex. 10.



La semi-voyelle appartient à la rime (comme cela semble être le cas dans le cryptage javanais moderne (Plénat)) ; la suite semi-voyelle voyelle, est traitée donc comme une diphtongue. La Règle de Permutation s’applique de façon régulière :

Ex. 11.

a) moi [mwa]	⇒ [wam]
b) toi [twa]	⇒ [wat]
c) chien [jɛ̃]	⇒ [jɛ̃]
d) bien [bjɛ̃]	⇒ [jɛ̃b]
e) viens [vjɛ̃]	⇒ [jɛ̃v]
f) pied [pje]	⇒ [jɛ̃p]
g) chier [jje]	⇒ [jɛ̃]
h) vieux [vjø]	⇒ [jøv]

Dans la catégorie des monosyllabes ouverts, il faut ranger le mot *poil* qui devient [walp] et non [ləpwa], le /l/ faisant partie de la rime. Le /l/ semble recevoir ce traitement particulier à cause de la présence de la semi-voyelle ; d’autres monosyllabes se terminant par /l/ subissent la resyllabification (pull-[ləpy]). La forme [walp] a peut-être aussi été influencée par le largongi où à *poil* devient à *loilpé* selon Cellard et Rey.

Le mot *fil*, qui se termine par une semi-voyelle, reçoit par contre la forme [jøfi] en verlan.

1.5. Les polysyllabes

Une seule règle de permutation permet donc la verlanisation des dissyllabes, des monosyllabes et d’un certain nombre de trisyllabes ; restent les polysyllabes qui ne sont pas, ou ne peuvent pas, être traités comme des dissyllabes. Dans mon corpus, ils sont peu nombreux du fait qu’il s’agit d’une langue parlée, plutôt argotique, où les mots courts et les abréviations sont naturellement plus utilisés que les mots longs. Il existe pourtant un petit nombre de mots de trois syllabes qui se divisent en deux groupes ; les trisyllabes ayant trois voyelles pleines et ceux où la troisième syllabe se compose d’une consonne suivie d’un « e muet ». Comme nous l’avons vu plus haut, ces derniers peuvent être verlanisés comme des dissyllabes, mais ce traitement n’est pas obligatoire.

Deux solutions s’offrent alors pour les trisyllabes. La première consiste à réaligner les syllabes dans l’ordre inverse. Cette solution est la plus facile à appliquer et la plus productive.

SOLUTION 1. Le mot se découpe en trois syllabes : une règle de permutation P2 réécrit les syllabes dans l’ordre inverse.

Permutation 2 (S1 S2 S3) → S3 S2 S1

Ex. 12.

- a) portugais ⇒ [gɛtɥpɔr]
- b) rigolo ⇒ [logori]
- c) dépêché ⇒ [ʃepede]
- d) tabouret ⇒ [rebuta]
- e) papillon ⇒ [jɔ̃pipa]
- f) partouse ⇒ [zɛtupar]
- g) calibre ⇒ [brɛlika]
- h) frangine ⇒ [nɔʒifrā]
- i) possible ⇒ [blɛsipo]

La deuxième solution consiste à couper le mot en deux blocs de longueur inégale, puis à appliquer la règle de permutation 1 pour en inverser l’ordre. Le problème est de savoir comment s’opère ce découpage.

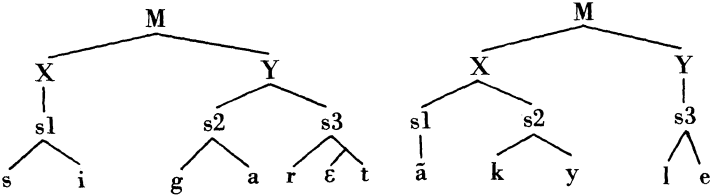
SOLUTION 2. Les syllabes du mot se regroupent de deux manières différentes.

Schéma (a) Mot = s1 (s2 s3)

Schéma (b) Mot = (s1 s2) s3

Ex. 13a.

Ex. 13b.



La règle de permutation 1 inverse l’ordre des deux blocs de manière régulière.

Permutation 1 (S1 (S2 S3) → S2 S3 S1 nous donne

Ex. 14.

- a) cigarette ⇒ [garɛtsi]
- b) corrida ⇒ [ridako]
- c) enculé ⇒ [kyleā] (rare)

tandis que **Permutation 1** ((S1 S2) S3) → S3 S1 S2 nous donne

Ex. 15.

- a) enculé ⇒ [leāky]
- b) karaté ⇒ [tekara]
- c) dégueulasse ⇒ [lasdegø]
- d) lampadaire ⇒ [dɛrlampa]

(Le seul mot de quatre syllabes dans mon corpus *appartement*, cité une seule fois et dont l'utilisation est douteuse, se divise en deux blocs de deux syllabes et se verlanise alors en [təmāapar].)

L'analyse ci-dessus permet de rendre compte de la structure des mots polysyllabiques en verlan mais il ne semble pas possible de donner une règle pour l'application des schémas décrits. En effet, le choix du schéma dépendra de considérations stylistiques qu'il est difficile de définir avec précision vu la maigreur du corpus. On peut toutefois noter des tendances.

Les exemples 12, à l'exception de *portugais*, ont été recueillis auprès d'enfants et d'adultes n'appartenant pas à un milieu marginal (2). Ce n'est pas par hasard s'ils sont plus nombreux que les autres. En effet, ils font partie d'un registre de « soft » verlan (ou verlan ludique selon Bachmann et Basier) où on verlanise « n'importe quoi ». Ils montrent l'application de la règle la plus facile, puisqu'il s'agit d'un simple réalignement des syllabes.

Faisons ici une remarque à propos du mot *possible* qui a trois variantes :

[sibpo], [sibləpo] et [bləsipo].

Il est intéressant de noter que cette dernière, la variante qu'on trouve dans une publicité télévisée de la SNCF, est jugée incorrecte par de nombreux jeunes locuteurs qui donnent [sibpo] à la place.

D'autres, qui dans leur prononciation du français gardent une trace de la liquide, rajoutent automatiquement le schwa après celle-ci dans la suite [bləp]. Le mot est néanmoins verlanisé comme s'il s'agissait d'un dissyllabe en inversant [po] et [sibl]. Le mot *descendre* est verlanisé de la même manière en [sādrəde], où le schwa s'insère nécessairement dans la suite [drəd].

L'existence de variantes suivant la prononciation plus ou moins standard du mot de départ, semble être un phénomène nouveau en verlan, qui résulte de sa plus grande diffusion.

Dans le cas des trisyllabes découpés selon les schémas a et b, l'accent du mot semble jouer un rôle ou bien au départ ou bien à l'arrivée, la coupure intervenant parfois avant la syllabe accentuée : *encu#lé*, *dégueu#lasse*, *lampa#daire*.

La variante [leānky] est préférée à [kyleā] sans doute parce la syllabe la plus porteuse de sens est mise en relief en fin de mot. Il en va de même pour [gɛtpɔr] plus apte à servir comme insulte que [gɛpɔrty].

Mais comment expliquer que [garɛtsi] est préféré à [rɛtgasi] ou [rɛtsiga] ? Pourquoi *corrida* devient [ridako] et non [dariko] ? Parce que ça ressemble trop à *haricot* pour convenir à une *corrida*, comme me l'a suggéré un informateur ? Pour les verlanisants, il ne s'agit pas simplement d'appliquer des règles, il y a la recherche du mot qui « sonne bien » et qui sera adopté.

Cette apparente absence de régularité ne vient pas de l'inadaptation de la règle de permutation mais du fait que le découpage du mot en deux ou trois blocs répond à des critères stylistiques, mélodiques, voire à des choix individuels qu'il est difficile de déterminer sur un petit nombre d'exemples.

L'analyse des mécanismes de cryptage ci-dessus permet, je pense, de comprendre certains éléments du succès du verlan. D'abord la facilité d'application de la règle de base, qui ne nécessite aucune autre connaissance qu'une

familiarité avec les règles du français parlé. (Les exemples que j’ai donnés montrent que la verlanisation permet de rendre méconnaissables aux non-initiés les mots les plus courants.) Ensuite les possibilités de créativité individuelle qu’offre le codage dans le cas des trisyllabes, que nous verrons plus largement illustrées dans les sections suivantes qui traitent des phénomènes d’abréviation et de reverlanisation.

1.6. La troncation

Le phénomène de troncation est très courant en français parlé. En verlan, la troncation s’applique à des mots qui se terminent par la suite obstruante (liquide) voyelle et consiste à effacer la voyelle finale et la liquide qui la précède.

Règle de troncation

... O(L)V ⇒ ...O

Cette règle peut s’appliquer partout, mais elle est appliquée plus particulièrement aux dissyllabes formés par adjonction du schwa, les réduisant ainsi de nouveau à des monosyllabes fermés. La troncation s’applique à des substantifs, plus rarement à des adjectifs. Ce sont les termes les plus utilisés — ceux désignant la parenté, la race, le sexe, la drogue, le vol, la police.

Ex. 15.

a) mère	⇒ [rømɛ]	⇒ [ræm]
b) père	⇒ [røpɛ]	⇒ [ræp]
c) frère	⇒ [røfrɛ]	⇒ [ræf]
d) sœur	⇒ [røse]	⇒ [ræs]
e) arabe	⇒ [bœara] ⁴	⇒ [bœr]
f) chinois	⇒ [nwaʃi]	⇒ [nwaʃ]
g) juif	⇒ [føʒyi]	⇒ [fœʒ]
h) noir	⇒ [rønwa]	⇒ [ræn]
i) flic	⇒ [køfli]	⇒ [kœf]
j) putain	⇒ [tɛpy]	⇒ [tɛp]
k) maquereau	⇒ [kroma]	⇒ [krøm]
l) femme	⇒ [møfa]	⇒ [mœf]
m) mec	⇒ [køme]	⇒ [kæm]
n) bite	⇒ [tøbi]	⇒ [tœb]
o) chatte	⇒ [tøʃa]	⇒ [tœʃ]
p) cher	⇒ [røʃɛ]	⇒ [rœʃ]
q) monde	⇒ [dømō]	⇒ [dœm]
r) dégueulasse	⇒ [lasdegø]	⇒ [lasdeg]
s) fais voir	⇒ [vwarfɛ]	⇒ [vwarf]

Pourtant *tête* reste [tøtɛ], *caisse* [søkɛ], *tronche* [ʃøtrō]. En général les adjectifs ne sont pas raccourcis : *classe* [søkla], *louche* [ʃølu], *dur* [rødy], *lourd* [rølu], *grosse* [søgro], *canon* [nōka].

4. Cette forme n’est pas attestée, mais cette dérivation me paraît plausible.

La règle de troncation est facultative, dans la mesure où elle n'est pas appliquée systématiquement ; elle est pourtant obligatoire au niveau stylistique. Parler des *keufli* serait une grave faute de style qui susciterait le mépris. À tout moment, un mot qui n'aurait pas jusque-là subi la troncation peut être reclassé parmi les mots tronqués. Pendant un moment, les deux variantes existent avant que la nouvelle norme ne se soit imposée partout, comme cela se passe actuellement dans le cas de *dur* [rødy] parfois réduit à [rød]. La troncation constitue un moyen par lequel un groupe de verlanisants peut différencier son emploi du verlan par rapport à d'autres groupes dont ils tiennent à se distinguer. La reverlanisation sert aussi à maintenir des distinctions, face à la diffusion à grande échelle du verlan.

1.6. Reverlanisation

Un mot de verlan qui est devenu trop connu, trop usé, peut être réencodé en appliquant une deuxième fois la règle de permutation. Ce procédé s'applique à des monosyllabes fermés, qui résultent d'une opération de troncation. L'opération de resyllabification décrite en 1. 3. les transforme en dissyllabes et la règle de permutation inverse de nouveau les syllabes.

Ex. 16.

- | | |
|----------|--|
| a) [kœf] | ⇒ [ʃøkø] |
| b) [bœr] | ⇒ [røbø] |
| c) [mœf] | ⇒ [fømø] |
| d) [fœʒ] | ⇒ [ʒøfø] et parfois par troncation [ʒœf] |

Il faut mentionner ici le mot [nwaʃ] (chinois) qui subit également une nouvelle inversion, qui n'est pas à proprement parler une reverlanisation parce qu'il s'agit d'intervertir la première et la dernière consonnes, ce qui donne [ʃwan]. Encore une fois, deux types de codage différents se mêlent ; si les verlanistes ont eu recours à ce type de codage, qui est plutôt exceptionnel dans le verlan des bandes, c'est parce que [ʃønwa] ressemblerait trop, sans doute, au terme de départ.

La reverlanisation a pour effet de remplacer les autres voyelles par /ø/ et /œ/ ; par conséquent, le nombre de fois que la règle peut s'appliquer est limité ; au bout d'un certain temps, il faut trouver un nouveau terme de départ.

J'ai l'impression qu'avec la diffusion de plus en plus large du verlan, le mécanisme de cryptage s'emballe. On trouve parfois une inversion secondaire qui affecte une seule syllabe à l'intérieur du mot déjà verlanisé (*matraque* [trakma] [trakam]), ou bien un mélange de systèmes de codage qui donne des expressions telles que [as mok] au lieu de *ça comme*.

La reverlanisation permet aux véritables créateurs de renouveler leur lexique sans sortir du cadre du verlan et de distancer ainsi leurs imitateurs — les beurs eux-mêmes ne parlent que de [røbø]. Cette créativité est, à mon avis, le deuxième élément qui contribue au succès du verlan.

2.1. Le verlan, est-ce encore du français ?

Le fait qu'on puisse poser cette question montre que le verlan, bien que très connu de nos jours, peut continuer à s'attribuer l'appellation « langage secret ».

Les jeunes beurs, dont les interviews sont analysées plus loin, prononcent des phrases telles que « c'est mon deuxième langage » ou bien « c'est une langue que je n'aime pas ». Qu'on puisse en parler de cette façon indique que le statut du verlan est assez complexe.

Est-ce que le verlan possède ses structures phonologiques et grammaticales propres aussi bien que son lexique ? On est tenté de répondre bien sûr que non ; pourtant on trouve, à tous les niveaux, des différences importantes qui confèrent au verlan son étrangeté et augmentent son attrait.

(i) Au niveau phonologique, on trouve en position initiale des consonnes ou suites de consonnes exclues, ou tout au moins très rares, en français (/p/, /kt/, /ʃt/, /ft/, /ks/. On note également un nombre élevé de /œ/ et de /ø/, résultant de la resyllabification par adjonction du schwa.

L'absence de liaison devant un mot en verlan commençant par une voyelle, compensée souvent par un coup de glotte, donne une qualité plus hâchée au discours ; *les seins*, [leɛs], *le cul*, [ləyk], *ça pue*, [sayp], *y a deux fous*, [jadøuf], *t'as vu mes gants*, [tayvmeāg].

On peut être tenté d'attribuer ces phénomènes à une influence de la langue arabe, puisque le verlan est très employé par les jeunes arabophones, mais le verlan n'a pas attendu l'arrivée des beurs pour fabriquer [ʃtōmi] (Cellard et Rey) ni [ftōbi] et la modification des règles classiques de la liaison n'est pas non plus le fait d'étrangers (Encrevé).

(ii) Au niveau grammatical, certains marqueurs se trouvent en tant qu'infixes au lieu de suffixes. Le marqueur du féminin se trouve à l'intérieur du mot.

Ex. 17.

- a) gamin [mɛ̃ga], gamine [minga]
- b) copain [pɛ̃ko], copine [pinko]
- c) français [sɛ̃frā], française [sɛzfrā]
- d) frangin [ʒɛ̃frā], frangine [ʒinfrā]
- e) gardien [djɛ̃gar], gardienne [djɛngar]

Les adjectifs sont souvent invariables ; on trouve « elle est *ouf*, *relou*, *onc* ». Je n'ai recueilli à la forme féminine que *folle* [ləfo], *collante* [lātko] et *marante* [rātma], dont l'usage semble réservé aux filles entre elles, et *grosse*, [səgro], *bonne* (avec connotation sexuelle) [nəbo], *classe* [səkla], *conne* [nəko]. On peut remarquer, par contre, que *grosse* n'a pas d'équivalent masculin en [ɔgr], sans doute à cause de la confusion que ce terme pourrait introduire et parce que les hommes sont plutôt [ləzba].

En ce qui concerne les verbes, en général seul l'infinitif et le participe passé sont en verlan ; cette forme a d'ailleurs tendance à devenir invariable et on entend (interview de Saïd) « il m'a [pefo] (chopé) », « ils te [pefo] (chopent) », « j'en ai [reti] (tiré) une » et « j'en [reti] (tire) une ». Cependant on trouve aussi le verbe conjugué parfois au présent : « les [fəko] ils [səpa] (les flics, ils passent) ».

L'appartenance du verbe à la première, deuxième ou troisième conjugaison est marquée au moyen d'un infixe au lieu d'un suffixe, comme pour les formes féminines : fumer, [mefy], finir, [nirfi], suivre, [vrəsyi], prendre, [drəprā].

La dérivation peut aussi être tracée de cette façon : vide [døvi], vider [devi], videur [døvi].

Malgré ces différences, la structure des phrases est celle du français. Si on excepte les quelques locutions citées plus haut, l'ordre des mots reste inchangé. Un verlanisant dira [ʃølawam] (lâche-moi), [søkawat] (casse-toi) [tømaas] (mate ça) ou [møfriaps] (frime pas), mais il ne dira pas [wamʃøla]. Ceux qui veulent « faire du verlan » en inversant à la fois tous les mots et l'ordre des mots se trompent sur la nature du verlan. (Dans l'interview de Saïd (1), les récits les plus « denses » ne comportent pas plus de 10 % de mots en verlan. Ils sont pourtant incompréhensibles à la première écoute, pour quelqu'un qui n'a pas une pratique constante du verlan.)

(iii) Dans le domaine lexical, on peut se demander si certains mots n'ont pas acquis leur signification propre. Les adjectifs en verlan [oʃ], [rølu], [ʃølu], [rødy] ne semblent plus tout à fait équivalents à *chaud*, *louche*, *lourd* et *dur*. Il est clair également qu'un beur (mot qu'on n'a même plus besoin de mettre entre guillemets, tellement son usage écrit est entré dans les mœurs) ne désigne pas un arabe, ni une [ʃwan] une chinoise ; on peut aussi se demander si un [sɛfrã] est vraiment français !

Dans mon corpus, j'ai relevé deux exemples qui illustrent l'idée que le verlan a tendance à se lexicaliser : « ça upait (puait) là-dedans », où on voit le verbe [yp] — qu'on ne trouvait jusqu'ici que dans l'expression « ça [yp] » — conjugué à l'imparfait.

Le deuxième exemple est encore plus intéressant : « [tema] la [tœʃ] comme elle est [walpe] (matez la chatte comme elle est poilue) »⁵. Le substantif [walp] est transformé en adjectif sur le modèle *gant/ganté, botte/ botté*. Il me semble qu'ici on sort du domaine du jeu ; si ce type de procédé se multipliait, le verlan pourrait devenir non plus une version cryptée du français mais un argot au plein sens du terme.

Que des mots en verlan pénètrent le vocabulaire français au point de perdre leur identité, n'est pas un phénomène nouveau ; c'est déjà arrivé avec *barjo* (Cellard et Rey).

Un argot exprime toujours une autre réalité que la langue standard. Les images créées par le Rhyming Slang⁶ où *kids* (enfants) deviennent *God forbids* (Dieu-nous-en-préserve) et *wife* (épouse) se dit *trouble and strife* (Emmerde-Engueulade), traduisent, comme le note Barltrope and Wolveridge, la culture Cockney et la réalité que vivaient les gens dans les quartiers pauvres de Londres. De même le verlan devient le reflet d'une réalité culturelle [sɛfrã], où l'on trouve mêlées des influences [røbø], [nwaʃ], [købla] et également manouche et « négropolitain »⁷. Cette richesse contribue également à faire du verlan plus qu'un code.

5. Peut-être s'agit-il encore ici de l'influence du largongi, que ceux qui emploient [walpe] ne connaissent pas d'ailleurs.

6. Argot Cockney où le mot à coder est remplacé par un autre mot ou groupe de mots qui rime ; ex. *to have a shave* (se raser) devient *to have a dig in the grave* (creuser la tombe).

7. Ce mot désigne aux Antilles, un antillais vivant en Métropole.

Tous les éléments que j'ai évoqués au fil de mon exposé, pour montrer qu'au niveau linguistique le verlan offre aux locuteurs la possibilité de crypter des messages à moindre frais avec un maximum d'efficacité, tout en marquant leur discours de leur empreinte individuelle, ne feraient pas du verlan un outil de communication aussi largement répandu s'il ne répondait pas à un besoin social. Naturellement les deux choses vont de pair ; c'est lorsqu'un parler présente un intérêt social qu'il s'enrichit sur le plan linguistique. Quel intérêt social peut présenter le verlan pour ceux qui le parlent ?

2.2. Qui parle quel verlan ?

Si le verlan continue à être parlé par ce qu'il est convenu d'appeler la pègre, il a fait également une percée remarquable jusqu'aux grands lycées parisiens, en passant par les cités, les bandes de petits délinquants et les collégiens.

Le verlan qui se parle dans l'univers carcéral garde encore une fonction purement cryptique très importante et n'est pas accessible, dans tous les sens du terme, au grand public. Le verlan des bandes de jeunes, plus ou moins marginaux, qui calquent leurs comportement sur celui des grands frères qui « font des petits tours à Ryfleu » (1) a comme point de départ un vocabulaire déjà argotique et incorpore un certain nombre de termes techniques concernant des activités clandestines, ce qui lui permet de rester en partie hermétique. Ce verlan-là a largement pénétré le parler des collégiens qui singent la marginalité. Finalement, il existe aussi un verlan édulcoré à l'usage des femmes, des enfants et des médias, où le cryptage se fait à partir de la langue standard, mais n'est pas pour autant immédiatement compréhensible à ceux qui n'ont pas une pratique quotidienne.

Une enquête sur questionnaire soumis à 100 personnes (73 filles et 27 garçons) dans la banlieue nord a permis d'agrandir le lexique du verlan que j'avais établi lors d'une étude précédente dans un milieu plus marginal.

Sur un total de 202 mots différents fournis par les deux groupes (147 par les filles, 103 par les garçons) 48 sont commun aux deux groupes ; il s'agit des mots les plus courants, *keum*, *keuf*, *meuf*, *reup*, etc. Si on compare les deux listes, on constate que les filles verlanisent « n'importe quoi » (selon l'expression des garçons) : *shopping*, *bisou*, etc. Ainsi on trouve à côté de *caisse* [søkɛ], *voiture* [tyrva], *gueule* [lœg] et *figure* [gyrfi], *baston* [stōba] et *bagarre* [garba].

Les garçons affichent un mépris considérable pour cette négation du côté violent du verlan. Chez eux, on trouve des champs sémantiques bien délimités — le sexe, la drogue, la bagarre, le vol, la parenté, les nationalités, les qualificatifs usuels et puis quelques termes concernant la musique ou le sport. Le domaine d'application du verlan est donc restreint pour les garçons et sans limite pour les filles — certains appellent cela l'appauvrissement du verlan.

Pourtant, aussi anodin soit-il, l'usage du verlan reste marqué du sceau de l'illégalité. Les jeunes femmes qui parlent de passer à la [købā] toucher un [køfɛ] avant de faire du [pinʃo] ; les enfants qui chaussent leurs [skætba ripu] pour faire une partie de [tøfu], l'étudiant qui marmonne sur sa copie que l'exercice est [rølu] ; le lycéen qui demande à son [pɛko] s'il a « d'jà [weʒas] à la [tøgra] ? »

aussi bien que le petit voyou qui parle de [reti] des [nøʃɛ] en [ro], signalent tous à des degrés divers leurs refus, momentané peut-être, d'une certaine conformité.

Si le verlan n'est plus un langage totalement mystérieux, même sous sa forme expurgée, il reste hermétique à des non-initiés et procure ainsi à ses locuteurs la possibilité de parler de sujets tabous en public tout en atténuant l'agressivité de leurs propos. Parler de [tœb] et de [tœʃ] à haute voix ne scandalise pas ceux qui ne comprennent pas ce que cela veut dire. À moins que les non-initiés ne se sentent agressés par le simple fait que le message leur est incompréhensible.

Mais le verlan, même édulcoré, a ses limites ; on ne peut pas l'utiliser pour tout dire. Interrogée pour savoir s'il y avait un mot qui ne pourrait pas être verlanisé, une jeune femme a répondu « impôts ». Évidemment, quand on en arrive là, on ne peut plus parler verlan.

Que l'on raisonne en termes d'enrichissement ou, au contraire, d'appauvrissement, le fait est que le lexique du verlan s'élargit et que le verlan s'emploie dans des circonstances de plus en plus variées, ce qui illustre sa vitalité. On peut aussi mettre la pénétration du verlan dans toutes les couches de la population en rapport avec l'idéal de jeunesse qui prévaut dans notre société. Parler verlan, c'est parler jeune. Parler verlan c'est aussi tenter de « récupérer » cette jeunesse marginale où le verlan trouve ses racines.

L'existence de dialectes, d'argots, de parlars non-standards est toujours le signe d'une coupure dans la société, que ce soit entre régions, entre malfaiteurs et honnêtes gens, entre élites et gens peu instruits, entre jeunes et vieux, entre hommes et femmes, pour peu que ces distinctions soient codifiées dans le langage. Une coupure qui est soulignée par l'usage du verlan est celle entre autochtones et immigrés.

3.1. Le verlan et les beurs

Depuis que Labov a montré le lien entre l'échec scolaire et l'intégration dans un groupe de pairs, la valorisation de la culture de la rue chez les adolescents noirs de Harlem, d'autres études sont venues confirmer ses conclusions. Jenny Cheshire a montré que, chez des adolescents de Reading, l'utilisation de verbes vernaculaires (ou dialectaux) était liée à l'image sociale dont chaque enfant jouissait au sein du groupe et qu'il projetait en dehors. Elle a pu établir ainsi le profil des mauvaises filles (bad girls) et mauvais garçons (bad boys) — le mot « bad » ayant des connotations positives à la Michael Jackson à l'intérieur du groupe, péjoratives à l'extérieur — en tenant compte de leurs attitudes envers l'école, la sexualité, les activités illégales, les bagarres et leur utilisation d'un lexique et de formes grammaticales non-standards.

Il serait étonnant que le verlan, qui fonctionne un peu comme le B.E.V. ou le vernaculaire de Reading (ou d'ailleurs), ne catégorise pas de la même manière ceux qui en font un usage extensif. Dans le cas du verlan, parmi les jeunes, ce sont les beurs qui l'utilisent le plus.

Diverses idées ont été avancées pour expliquer ce phénomène, notamment l'idée un peu simpliste que les beurs parlent verlan parce qu'ils sont incapables

de maîtriser le français. Il me semble évident que ce n'est pas une réponse. Un enfant ne joue à mettre sa botte gauche sur son pied droit que lorsqu'il est conscient du fait qu'il la met à l'envers, sinon ce ne serait pas un jeu et l'enfant ne serait pas si ravi de son geste. Lorsqu'on écoute les récits de Saïd (1), on est saisi par sa virtuosité à passer de l'envers à l'endroit pour obtenir des effets de style et donner plus de force à son discours. Ce n'est donc pas la maîtrise du français qui lui manque. Le français bien sûr qu'il a appris dans les halls des HLM, sur les parkings et dans la cour de récréation n'est pas celui de l'école, qui ne sert que dans la salle de classe.

La théorie qui lie déviance sociale, rejet de l'école et utilisation du verlan est sans doute plus juste ; évidemment, tout désigne les beurs pour faire partie de cette catégorie de jeunes. Pourtant l'usage du verlan par les beurs n'est pas restreint aux groupes marginaux, tous l'utilisent à des degrés divers. Phénomène de mode alors ? Pour comprendre, il vaut mieux écouter ce que les jeunes beurs eux-mêmes en disent.

3.2. Le verlan un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout

Les interviews (3) des lycéens d'origine maghrébine, qui portaient sur le bilinguisme, la connaissance de la langue ou des langues de leurs parents, de leur pays d'origine, ont fourni aussi des renseignements intéressants sur l'attitude des beurs envers le verlan. Au cours de l'interview, l'enquêtrice posait quelques questions sur le verlan, à l'étonnement de ses interlocuteurs. Tous ont répondu qu'ils le parlaient à des degrés divers ; plusieurs, filles et garçons, ont dit que la question ne devrait même pas se poser : « Tout le monde parle verlan ici qu'est-ce que tu crois. »

Une question sur le statut du verlan en tant que « code secret » a fait plutôt rire, parce que « tout le monde comprend le verlan, même les parents ». Ça peut servir à la rigueur entre frères et sœurs pour mijoter « des petites magouilles » devant une mère non-initiée. Farida dit : « Pour pas que ma mère comprenne, je mets un peu de verlan, un peu d'arabe et du français, ma mère comprend rien ! »

Est-ce la seule valeur cryptique qui lui reste ? Djamel déclare : « Déjà quand je veux pas que les autres comprennent je parle berbère. » Samia confirme : « On parle arabe quand quelqu'un doit pas comprendre. »

Alors pourquoi parler verlan ? Parce que tout le monde le parle. Les filles, ainsi que les jeunes filles qui ont répondu au questionnaire (2), trouvent que c'est rigolo ; les garçons le parlent pour être sympa et « pour montrer qu'on est copains ». Pour eux, c'est clair que le verlan est un signe d'allégeance au groupe de pairs. Ils parlent verlan entre eux, à l'école, dans la rue mais rarement à la maison. Les filles le parlent aussi entre elles à l'école, les plus jeunes l'emploient également à la maison, plus particulièrement avec leurs frères.

Pour les filles, il y a plus de contraintes sur leur emploi du verlan. Elles modulent leur comportement selon le lieu, le sujet de conversation, ou selon leurs interlocuteurs. Karima analyse très bien les circonstances où elle peut employer le verlan :

« Je le parle, mais chez moi j'évite de le parler... enfin avec ma grande sœur, il faut pas parler verlan devant elle — pour elle c'est vulgaire... moi je le parle parce que des fois qu'on me parle verlan, je réponds verlan, mais c'est rare que je le parle... où quand je veux parler à mon frère « passe-moi ci, passe-moi ça » je le dis en verlan (...) par téléphone ou pour trahir quelqu'un ? (faire en sorte que la personne ne comprenne pas) non... ou des fois quand il y a une fille qui m'énerve des trucs, des choses comme ça, pour la critiquer je le dis en verlan, ça nous arrive souvent mais c'est sans plus, c'est tout... mais jamais chez moi. »

Il y a dans le discours des filles une certaine ambivalence qui est très bien résumée par la phrase de Samia : « Oui je parle verlan, c'est moche pourtant. »

Naura semble avoir un comportement encore plus contradictoire. Elle revendique l'usage du verlan mais lui met des limites :

« Le verlan bien sûr qu'est-ce que tu crois... tu pars en canceva, c'est ienb les canceva... comme tous les beurs au lycée, depuis un certain temps surtout, c'est mon vrai langage (*Est-ce que tu penses comme certaines filles que le verlan c'est vulgaire ou est-ce que tu le parles tout le temps ?*) je dis pas pour rigoler pourquoi pas... mais le parler continuellement ? oh non, ça non, pour rigoler mais pas plus. »

Nacéra également trouve que le verlan n'a pas sa place partout, bien qu'elle admette le parler souvent :

« Je le parle sans me rendre compte maintenant que ça fait tellement longtemps... même à la maison, même mes parents le comprennent, elle me discute parce qu'elle dit “je comprends pas ce français-là”... ça sort automatiquement, j'utilise tellement souvent... avec d'autres personnes ? ça dépend, comme là je l'utiliserais pas... avec des... ça dépend des personnes, si on parle un sujet sérieux ou un sujet... entre les petites questions qu'on a à l'école. »

Les filles montrent une certaine réprobation envers l'usage immodéré du verlan et déclarent souvent qu'elles parlent verlan surtout parce que d'autres s'adressent à elles en verlan. Samia :

« S'il y a une personne qui parle verlan constamment bien je vais être obligée de me mettre un petit peu à sa hauteur — parce qu'il y en a qui n'arrivent pas à s'exprimer que par le verlan — bon j'essaierai de parler verlan mais pas trop parce que j'aime pas trop. »

Dahlia :

« Je parle verlan un peu, mais je ne le parle pas souvent (...) mais je parle pas toujours en verlan comme certains. »

Les jeunes filles sont très conscientes du regard de l'autre et elles se préoccupent plus de ne pas parler verlan que de le parler. Elles reconnaissent que parler verlan risque de ternir leur image sociale et elles « évitent » de le parler ou « préfèrent » ne pas le parler, comme Nadia :

« Moi je préfère pas sinon quand j'ai des conversations avec d'autres personnes ils doivent se dire d'où je sors... non je préfère pas parce qu'il y a

des personnes que je connais qui sont assez snob et quand je parle avec eux ça fait un peu... si quelqu'un me parle en verlan je réponds en verlan, je parle avec lui en verlan... je parle verlan mais j'aime pas parce que c'est vulgaire. »

Fatiha exprime la même idée :

« Je parle verlan un petit peu, chez moi avec mon petit frère c'est tout, ça m'intéresse pas de parler comme ça... on n'est pas présentable quand on dit ça, on fait mauvaise impression auprès des gens qu'on connaît pas bien. »

Elle ajoute une autre préoccupation qu'on trouve également chez certains garçons, la crainte, exacerbée sans doute par les remarques désobligeantes des enseignants et des parents, que la pratique du verlan n'ait des effets négatifs sur leur pratique du français : « Déjà que je suis pas bonne en français alors s'il fallait que je parle verlan ! »

Dalila, qui espère s'inscrire à l'université, partage ce point de vue : « Ça dépend avec qui je suis, ça dépend de mon interlocuteur — quand je suis avec des jeunes d'ici, y a certain nombre qui parlent le verlan, en général, en rapport avec mon travail, mes associations à l'école, en général j'essaie d'éviter, ça bloque un peu l'évolution du vocabulaire. »

Les filles considèrent le verlan comme le parler des garçons. L'une d'elle explique que s'il y a des filles qui ne le comprennent pas, c'est parce qu'elles n'ont pas de frère. Elles le parlent donc avec leurs frères, avec d'autres par souci de « se mettre à la hauteur » de leurs interlocuteurs, entre elles pour papoter sur l'école ou pour s'insulter. Mais dès qu'elles sortent du cercle des copines ou de la famille, la plupart se méfient de la mauvaise impression que peut créer le fait de parler verlan.

Une seule fille utilise le verlan au cours de l'interview — les mots *reubeu* et *çaisfran*. L'image qu'elle donne d'elle colle bien avec le profil des « mauvaises filles » décrites par Cheshire. C'est la seule qui dit ouvertement qu'elle n'aime pas aller « au pays » parce qu'elle ne peut pas sortir avec des garçons ; en plus elle déteste les enfants, reproche aux Arabes d'avoir des familles nombreuses et déclare que dans sa famille ses frères et sœurs « se souhaitent tous la mort ». Son usage du verlan devant une inconnue souligne son comportement rebelle à l'image féminine traditionnelle.

Chez les garçons, on trouve également une attitude ambiguë envers le verlan mais sous une autre forme. Ils s'identifient de façon positive comme « jeunes des cités ». Ainsi s'exprime Djamel :

« (Je parle verlan) comme tout jeune des cités : le verlan c'est un deuxième langage, je ne pense pas que c'est vulgaire, au contraire, c'est ma deuxième culture... de tous les jeunes des cités, ça fait partie de notre patrimoine, ce qu'on hérite des cités. »

La culture et la langue des cités, Saïd (1) l'évoquait aussi avec fierté, en comparant les petits voleurs (et les flics) malins de Stains avec les gens peu méfiants de la province :

« Tu vas à la campagne y connaissent rien du tout là-bas : c'est des golmon là-bas, ya pas de système (...) dis moi où y en a un qui parle comme nous là-

bas : y en a aucun qui parle comme nous là-bas t'sais... y connaissent pas les casses, rien. »

Le verlan représente donc une culture dont ils sont fiers — la culture de la rue, la télévision, la musique, les casses, la drogue, la débrouillardise et la parole impertinente — c'est un patrimoine comme un autre et on ne le renie pas.

Il est intéressant de noter que la première culture est celle de la maison, la culture arabe ; la troisième, la culture française, celle qui s'acquiert tant bien que mal à l'école, Djamel n'en parle pas.

Si les garçons interviewés au lycée et au LEP ne cherchent pas à paraître autres qu'ils ne sont, ils ont l'ambition de se faire une place dans la société et ils voient dans la pratique constante du verlan un handicap potentiel. Celui qui s'en sort est celui qui arrive à maîtriser sa multiple identité, ses trois « langues » et ses trois cultures. Cette idée est parfaitement exprimée par Kader dont je reproduis ici une partie de l'interview.

K : Toutes les langues c'est bon, c'est de la culture en plus : quand c'est des potes, des copains à moi je leur balance/ je leur parle/ je leur mets des mots en arabe, ça fait plus sympa... mais quand je les connais pas trop, je leur parle en français ou en verlan.

Int : Alors tu parles verlan ?

K : Mais c'est une question qui se pose plus, tout le monde parle verlan, surtout dans une ville comme ici où il y a plein d'ouvriers, c'est une ville industrielle, mais si tu parles avec des petits bourgeois c'est sûr qu'ils vont te sortir des mots que tu auras du mal à trouver même dans le dictionnaire : mais avec des beurs qui ont l'habitude de traîner dans les cités le verlan c'est monnaie courante, ils parlent plus le verlan que l'arabe : mais c'est un mélange de verlan et de français, c'est tout.

Int : Est-ce que c'est vulgaire ?

K : Non, c'est pas vulgaire, seulement si tu parles que verlan c'est pas bien, ça dévalorise la langue parce que le français c'est pas le verlan... il faut apprendre une langue et tu parles l'arabe mais le verlan c'est entre copains quand tu parles vraiment entre copains... mais il faut pas parler que le verlan... d'abord parce que maintenant ils ont une réaction un peu bizarre c'est qu'ils mettent le verlan avant le français alors qu'ils devraient pas... la langue la plus importante c'est le français d'abord, après, de temps en temps... il faut que ce soit de temps en temps justement, tu parles le verlan.

L'arabe est la langue de l'intimité familiale, qu'on parle aussi avec les amis les plus proches. Le verlan et le français sont des langues pour parler avec les autres ; le verlan avec les copains de langue maternelle différente, le français avec ceux qu'on ne connaît pas.

Quelle meilleure preuve pourrait-on trouver de l'intégration sociale des beurs si ce n'est cette angoisse qu'éprouvent ces jeunes gens à l'idée de « dévaloriser » la langue française ? Ils s'inscrivent ainsi dans la longue lignée de « patoisants » des quatre coins de la France et de ses colonies que le système scolaire a réussi à persuader, à coups de trique par ci, à coups de récompenses par là, que la

réussite sociale passe nécessairement par la maîtrise du français standard et que celui qui parle mal français « fout des coups de pied à la France ⁸. »

Le verlan sert donc de signe d'identification entre jeunes des cités et plus particulièrement, pour certains, d'identification au groupe des beurs. On peut se demander, en ce qui concerne les beurs, pourquoi cette identification ne passe pas par quelque chose qu'ils ont tous en commun, la langue arabe, la culture arabe. Premièrement on peut répondre que, étant donné le nombre de dialectes arabes, plus le berbère ou le kabyle, communiquer « en arabe » n'est pas si facile. Mais il y a autre chose ; tous n'ont pas une vision aussi claire de leurs rapports aux langues que Kader ; beaucoup des jeunes interviewés ont commencé par dire qu'ils ne parlaient pas arabe. Par la suite, on découvrait que leurs parents ne parlaient pas français. Alors ils avouaient comprendre l'arabe, mais ne pas le parler ; poussés encore pour savoir comment ils se débrouillaient quand ils allaient « au pays », ils finissaient par admettre qu'ils étaient capables « de tenir une conversation mais pas plus ». L'arabe n'a pas d'existence pour la plupart d'entre eux en dehors des quatre murs de la famille et n'a donc pas de valeur sociale.

Pourtant tous, sauf deux, envisageaient un « retour au pays », mais ils le situaient dans un lointain assez flou : quand ils auraient fini leurs études et auraient une bonne situation, quand la mentalité là-bas aurait changé, quand « tous les reubeu d'ici retourneront ensemble ». Ce désir semblait plutôt une preuve de loyauté envers leurs parents qu'un désir réel. Leurs vraies racines sont dans leur cité, leur identité sociale ne peut pas passer par la langue arabe.

Mais la langue française, la langue qu'on apprend à l'école avec tout ce que cela comporte de sueur et de larmes, n'est pas leur « vraie » langue non plus ; ils ne peuvent pas s'en servir de façon conviviale ; alors, il y a le verlan. En faisant leur cet argot français, ils manifestent leur identité de français, tout en reconnaissant qu'ils sont en marge de cette société.

Le verlan, en tant que non-langue, leur permet de rester un certain temps indéterminés quant à leur appartenance culturelle dominante. En attendant, quel plaisir pour ces « nuls en français » de jouer avec la langue française, de la découper en petits morceaux pour les redistribuer à leur guise. Ce plaisir est pourtant teinté d'angoisse parce qu'ils savent que cette non-langue est indissociable de l'autre, tout comme le reflet dans le miroir est indissociable de l'objet réel. Tant qu'ils ne possèdent que le reflet, ils resteront marginaux, même malgré eux.

En guise de conclusion

Il faut dans la langue, tout comme dans la vie, des espaces de liberté : le verlan en est un. Il obéit aux lois dictées par ses seuls utilisateurs, les autorités

8. Dans *Les Français devant la norme* de Nicole Gueunier (Paris, Champion, 1978), un ouvrier lillois s'exprime ainsi « (...) Nous les gars du Nord, quand on veut parler à un chef ou n'importe lequel, eh bien comme on dit en termes vulgaires, on fout des coups de pied à la France, c'est-à-dire avec notre accent on écorche les mots... »

qui surveillent de si près les petites échappées de la langue française n'ont pas de prise sur lui. Il est à la disposition de tous ceux qui veulent se démarquer tant soit peu des valeurs sociales majoritaires.

Le verlan est un langage secret dans la mesure où ses règles doivent être apprises et que son déchiffrement n'est pas immédiat pour celui qui n'en a pas une pratique suffisante. Néanmoins, le verlan ne peut prétendre à une existence séparée du français, et ne se définit, dans ses différences même, que par rapport à la langue dont il est l'image dans un miroir. Comme tout argot, malgré son enracinement tenace à l'époque actuelle, son existence est fragile ; il peut disparaître, non sans laisser de traces sans doute, pour céder la place à une nouvelle variété de langage.

Comme pour toute forme de langage, les fortunes du verlan épousent les fortunes de ceux qui le parlent. Aujourd'hui, le verlan doit son succès auprès d'une bonne partie de la jeunesse au fait qu'il symbolise un certain nombre de petites et de grandes ruptures — entre jeunes et moins jeunes, sages et moins sages, marginaux et conformistes, et pour beaucoup, entre français et moins français. Son avenir dépend de sa capacité à survivre aux tentatives de l'utiliser pour gommer l'existence de ces mêmes ruptures.

RÉFÉRENCES

- BACHMANN C. & BASIER L., 1984. « Le Verlan : argot d'école ou langue des keums ? », *Mots* 8, 169-187.
- BARLTROP R. & WOLVERIDGE J., 1980. *The Muvver Tongue*, Journeyman Press, Londres.
- CELLARD J. & REY A., 1980. *Dictionnaire du français non conventionnel*, Hachette, Paris.
- CHESHIRE J., 1982. *Variation in an English Dialect*, Cambridge University Press, Cambridge.
- DELL F., 1973. *Les règles et les sons*, Hermann, Paris.
- ENCREVÉ P., 1983. « La liaison sans enchaînement », *Actes de la recherche en sciences sociales* 46, 39-66.
- GUIRAUD P., 1956, *L'argot*, P.U.F., Paris.
- HANCOCK I., 1984. « Shelta and Polari », in Trudgill, *Language in the British Isles*, Cambridge University Press, Cambridge.
- KAYE J. D. & LOWENSTAMM J., 1984. « De la syllabité », in F. Dell, D. Hirst & J.-R. Vergnaud (éds.), *Forme sonore du langage*, Hermann, Paris, 123-155.
- LABOV W., 1972. *Language in the Inner City*, University of Pennsylvania Press, Philadelphie.
- LEFKOWITZ N. J., 1987. *Talking Backwards and Looking Forwards : The French Language Game Verlan*, Ph. D. Diss., University of Washington.
- MELA V., 1988. « Parler verlan : règles et usages », *Langage et société* 45, 47-72.
- MIRON G., 1981. *L'homme rapaillé*, Maspéro, Paris.
- PLENAT M., 1983, « Morphologie d'un langage secret : le javanais de Queneau », *Cahiers de Grammaire* 6, 152-194.
- RASSIAL J. J., 1989. « Remarques sur le verlan des beurs », in *La Psychanalyse de l'enfant*, J. Clims-Association Freudienne, Paris.